

L'exigence du trois (première partie)

Les trois dit-mensions

Consentir à l'inconscient c'est consentir à ce que certains événements, certaines choses, certaines représentations soient et restent incompréhensibles. À partir de là, on peut se contenter de ne pas comprendre sans répondre ou bien attendre une réponse à cette incompréhension. Je m'occuperai ici de la réponse possible.

D'où viendrait cette réponse ?

Y aurait-il un lieu de savoir, un supposé savoir qui viendrait pallier à l'incompréhensible inconscient ? Dans ce sens, le « transfert » concernerait le transfert d'un savoir comme connaissance à partir duquel l'inconscient deviendrait compréhensible. Un savoir viendrait mitiger le non-savoir de l'inconscient. À partir de ce qui n'est pas l'inconscient, on trouverait une réponse à l'inconscient. On se détourne de l'inconscient proprement dit dans l'espoir d'un savoir suppléant, d'une Providence qui pourrait nous sauver. Les choses sues qui viennent providentiellement répondre à l'inconscient sont évidemment *disjointes* de l'inconscient.

Doit-on au contraire attendre la réponse de l'inconscient lui-même ? Il est évidemment absurde d'attendre un savoir positif, noématique (une connaissance), à partir du non-savoir de l'inconscient (une non-connaissance). Pourtant le non-savoir est déjà la poussée vers un savoir, vers l'exercice d'un savoir noétique, vers l'invention à partir de ce qui ne se sait pas. Cet exercice du non-savoir vers le savoir à partir du non-savoir est structuré. Cette structure est aussi sous-tendue par l'espoir, mais ici l'espoir se porte sur l'exercice de l'inconscient lui-même dont il s'agit d'être dupe. Autrement dit, nous restons dans le champ de l'inconscient ; nous restons connectés à l'inconscient.

Cet espoir, que nous pourrions nommer l'optimisme¹ du connectif, est fondé sur la connexion avec l'inconscient, sur une structure (de savoir) qui est d'une seule pièce, sur une structure *connexe*². L'exercice du savoir reste connecté non seulement avec tout ce qu'il peut accumuler de savoir, mais surtout avec le non-savoir qui le sous-tend. Je me propose ici d'explicitier non pas les résultats de diverses choses sues (connues) ou à savoir (à connaître) qui pourraient venir apporter une certaine réponse à l'inconscient, mais bien la structure des processus psychiques.

Les conséquences de cette structure de connexité générale constituent la partie la plus passionnante de la psychanalyse. Dans une deuxième et troisième partie, nous pourrions d'une part construire le nœud borroméen, d'autre part en tirer les conséquences méthodiques et cliniques.

La connexité des processus psychiques.

Freud n'attend pas la Providence (même pas sous la forme d'une trouvaille à venir de l'analysant). Sa pratique se joue à partir de la structure de ce qui se présente. Cette structure, il l'exprime comme « métapsychologie » : « Je propose qu'on parle d'une présentation

¹ cf. Jean Brini et le l'optimisme du symbolique (*La revue Lacanienne*, n°6, 2010).

² cf. l'exposé de Marc Darmon à Bruxelles (janvier 2011).

métapsychologique lorsque nous réussissons à décrire un processus psychique selon ses relations dynamiques, topiques et économiques. Il est à prévoir que, dans l'état présent de nos vues, nous n'y réussissons que sur des points isolés »³. La *métapsychologie* n'est pas seulement une théorie ; elle est d'abord une pratique d'écriture (*beschreiben*) concernant des processus (*Vorgang*) en laquelle je m'engage avec foi. Il ne s'agit pas d'objets objectifs à observer, mais de *fonctionnement* et ce fonctionnement doit être abordé par un triple système de relations (dynamique D, topique T et économique É). Chaque système de relations fonctionne suivant sa propre consistance. Tout ce qui est D est connecté en réseau dynamique : il y a un système de forces et un seul. Tout ce qui est T est connecté en réseau topique : il y a un espace global et un seul. Tout ce qui est É est connecté en réseau économique : il y a un étalon or pour toutes les monnaies et un seul. Chaque champ est en principe *unifié*. Nous avons ainsi trois réseaux. Freud établit de plus une connexion entre ces trois différents réseaux. Les processus primaires et secondaires sont en continuité en un seul appareil psychique. Les mécanismes de défense comme le refoulement n'indiquent qu'une séparation purement locale, qui, en principe, peut toujours être contournée.

Ces trois réseaux valent comme les trois dimensions de tout processus psychique. Ils constituent comme les conditions de possibilité, les catégories ou les concepts fondamentaux de tout processus psychique : l'espace sensible topique, la grandeur et la qualité économiques, les relations et les modalités dynamiques, où l'inconscient reste chaque fois concerné.

Les dimensions introduites par Lacan – l'imaginaire, le réel, le symbolique — restent elles-mêmes des réseaux de dits (dit-mension) qui servent de conditions de possibilité *pour tout processus psychique*. Laissons de côté la question de savoir comment il serait possible d'égaliser les dimensions freudiennes aux dimensions lacaniennes (topique imaginaire, dynamique symbolique, réel économique) pour nous tourner d'abord sur la question de l'unification, possible ou impossible, de ces trois dit-mensions.

À première vue, il semble exister une connexion intime entre ces trois dit-mensions, un isomorphisme fondamental entre chacune des trois. Ainsi pour peu qu'on veuille bien éclairer l'imaginaire par le biais d'une géométrie projective des images (peu importe qu'elle se fasse sous une perspective évidente ou en anamorphose), qu'on veuille bien signifier le symbolique par le calcul algébrique de petites lettres et qu'on veuille bien rencontrer le réel comme ce qui revient toujours à la même place (tels les astres fidèles au rendez-vous de la formule de Kepler ou Newton), on n'aura guère de peine à déduire une dimension de chacune des deux autres.

Tout baignerait finalement dans la connexité d'une structure transparente à elle-même qui garantirait les « prodigieuses victoires de la psychanalyse ».

Cet optimisme de principe contraste lourdement d'une part avec l'impossibilité pour le psychanalyste d'expliquer théoriquement et pratiquement ce qui doit se passer dans une psychanalyse et d'autre part avec l'impossibilité pour l'analysant de poursuivre tout simplement sa tâche d'associer librement.

La rupture.

Comment s'y retrouver concrètement dans la cure ? Quelle est la matière à traiter dans le cours d'une psychanalyse ? S'agit-il de fantasmes (imaginaires) ou de traumatismes (réels) ? Freud se rend bien compte du côté aporétique de la question : si je dis au patient que ses associations

³ Freud, *L'inconscient*, OC XIII p.221.

sont de pures fictions imaginaires, il risque bien de s'y désintéresser et finalement de se taire, si je dis au contraire qu'on doit et qu'on va atteindre un trauma réel primitif, on risque bien d'être déçu et, par là même, la psychanalyse perdrait sa crédibilité. Dans les deux cas, on retombe sur l'impossibilité de la psychanalyse. Pour répondre à cette question embarrassante, Freud invente la « *réalité psychique* », concept-valise, dont la ruse, théorique, est de nouer les deux apories entre elles (fantasmes imaginaires et traumas réels) et de permettre ainsi la poursuite pratique de la cure : « en psychanalyse il s'agit de réalité psychique »⁴. La « réalité psychique » vaut comme intrication théorético-pratique de « fictions » (imaginaires), de « traumas » (réels), dans le cadre de la poursuite de la cure (symbolique). C'est l'optimisme que la psychanalyse puisse se débrouiller... avec la « réalité psychique » qui, à y bien regarder, n'est autre qu'une boulette de fils emmêlés que je fourre au patient.

Un autre type d'impossibilité se présente dans la cure. Il arrive que l'analysant interrompe le cours de ses associations. Certes, on peut espérer qu'il les reprenne et oublier l'incident. Pourtant l'arrêt des associations est identiquement un phénomène de résistance et de transfert où le sentiment de la présence de l'analyste s'affirme⁵. C'est là l'expérience fondamentale de la psychanalyse au dire de Freud. Le sens s'arrête pour faire place à l'ab-sens, lequel est rupture et sexe⁶. Le retour à Freud n'est pas d'abord un retour sur ses dits rassemblés dans ses œuvres complètes et confiés à telle ou telle organisation, mais un retour sur la rupture radicale. Cette rupture nous la trouvons dans l'arrêt des associations, mais aussi dans l'oubli. C'est l'oubli qui constitue le premier chapitre de la métapsychologie freudienne telle qu'elle est déjà exposée à la fin de la *Traumdeutung*. L'arrêt, la rupture c'est le coq-à-l'âne radical. Il ne s'agit plus de passer d'une image à une autre, ou d'une association à une autre, ou d'un réel à un autre. Car c'est précisément l'impossibilité de ce genre de passage qui survient. À une image ne succède plus une autre image ; ou bien à une association ne succède plus une autre association ; ou encore à un réel ne succède plus un autre réel. Rupture tantôt de l'imaginaire, tantôt du symbolique, tantôt du réel. Et la rupture d'un réseau dit-mensionnel est suivie du surgissement d'un autre réseau sans lequel nous n'apercevions pas la rupture. Ainsi l'arrêt des associations ne serait pas perceptible sans la présence de l'analyste (c'est même sa fonction propre).

Trois réseaux, trois consistances susceptibles de trois ruptures suivies du surgissement d'un nouveau réseau, d'une nouvelle consistance. Ainsi lorsque les images me font défaut, je peux commencer à en parler, à « associer » ; je perds la signification (imaginaire) et je rentre dans le sens (symbolique). Lorsque les associations me font défaut, je peux rentrer dans le sentiment de la pure présence ; je perds le sens (symbolique) et je rentre dans le sexe (réel). Et plus loin, lorsque le sexe me fait défaut, je peux rentrer dans les images ; je perds le sexe (réel) et je rentre dans la signification (imaginaire).

Ces trois ruptures conjuguent l'absence de rapport sexuel : pas de rapport entre l'imaginaire et le symbolique, pas de rapport entre le symbolique et le réel, pas de rapport entre le réel et l'imaginaire.

⁴ Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse de 1915-17*, OC XIV p. 381.

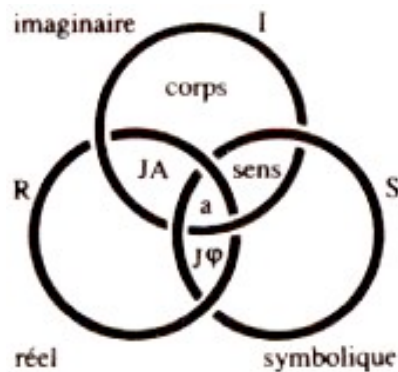
⁵ Freud, *La dynamique du transfert*.

⁶ Ce que Lacan (dans *L'Étourdit, Autres Écrits* p. 452) appelle « sexe-ab-sens » (à distinguer très nettement du « sens-ab-sexe » comme je le montre ailleurs).

Et pourtant, nous ne cessons de tenter de boucher les trous et de rétablir un rapport, de rétablir l'uni-vers. Cette *tentative* triple s'appelle la jouissance⁷.

La jouissance.

Le petit dessin, par ailleurs classique et reproduit ci-dessous, doit permettre de situer chacune des trois tentatives de boucher le trou. Il n'implique pas plus ici (autrement dit, on ne commente pas ici les dessus-dessous propres au « nœud borroméen » qu'il faudrait d'abord construire, ce qui sera fait par la suite dans une deuxième partie).



1. Devant une rupture de l'imaginaire, je force un rapport entre l'imaginaire et le symbolique, je suis censé obtenir Le Sens. C'est le joi-sens.
2. Devant une rupture du symbolique, je force un rapport entre le symbolique et le réel, je suis censé obtenir Le Sexe. C'est la jouissance phallique.
3. Devant une rupture du réel, je force le rapport entre le réel et l'imaginaire, je suis censé obtenir La Signification. C'est la jouissance de l'Autre.

Mais ces couplages qui tentent de boucher le trou ne fonctionnent jamais sans que se produise une coupure inhérente à leur processus : impossible de coupler sans produire en même temps une rupture. Une *autre* rupture que la première rupture qu'on voulait éviter. Car le phénomène de rupture ne se produit pas une fois et il ne se répète pas à l'identique de fois en fois (comme un fusible, qui sauterait régulièrement en cas de surchauffe).

1. On définit le sens (le joi-sens) par l'intersection de l'imaginaire et du symbolique, en réponse à une rupture de l'imaginaire. Mais l'intersection ne vaut que par rapport à l'imminence de l'arrêt, que par la coupure du réel (le sexe). Le joi-sens rencontre déjà la rupture du sexe⁸.

⁷ « Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". Et ceci non pas sans raison, car à se garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers » (*Écrits*, p.819).

⁸ Le joi-sens ne vaut que *pour* l'intérêt sexuel. Freud répliquait déjà à Jung que le seul désinvestissement sexuel suffirait à provoquer éventuellement une perte de réalité généralisée dans la psychose.

2. On définit le sexe (la jouissance phallique) par l'intersection du symbolique et du réel, en réponse à une rupture du symbolique. Mais l'intersection ne vaut que par la rupture du réel lui-même ; elle se présente sous la forme de la « signification phallique », laquelle se développe dans les formules de la sexualité.

3. On définit La Signification (la jouissance de l'Autre) par l'intersection du réel et de l'imaginaire, en réponse à une rupture du réel. Mais l'intersection ne vaut que par l'arrêt de La Signification ; la jouissance de l'Autre ouvre le sens qui coule sans plus s'arrêter.

Ces trois ruptures dans chacun des trois essais d'accouplement qui viendraient boucher le trou, on peut les appeler *objet a*. Le nommer ne lui donne pourtant aucune nouvelle consistance, seulement la rupture encore, et bien plus une rupture qui reste locale, car l'objet a qui entame la jouissance phallique, n'est pas l'objet a qui entame la jouissance de l'Autre ou le joui-sens.

La jouissance tente trop facilement d'établir des rapports entre les associations qui ont précédé la rupture et le sentiment de présence de l'analyste ; elle permet d'ailleurs de faire des bilans ou des présentations de cas cohérentes ; cette pratique de jouissance réduit la rupture en un va-et-vient entre deux réseaux qui restent enchaînés l'un à l'autre. Mais la jouissance est chaque fois rompue par l'objet a. Y a-t-il une pratique de la jouissance généralisée ? Une pratique qu'on pourrait dire de l'objet a, qui vaudrait justement comme La Jouissance généralisée ?

L'optimisme qui tiendrait compte de la connexité, des ruptures et de la jouissance.

Écrivons la *répétition temporelle* des différentes ruptures :

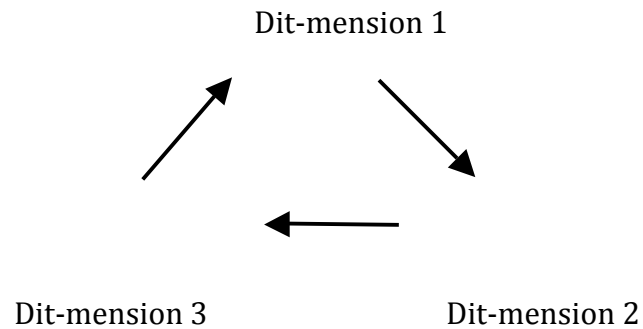
X < Y < Z < et ainsi de suite

où « X, Y et Z » représentent chacun des réseaux dit-mensionnels de relations (et nullement un objet ou un ensemble d'objets) et « < » la rupture qui peut s'inscrire entre deux réseaux consécutifs, le deuxième venant recouvrir le premier, étant bien entendu qu'il n'y a pas de rapport entre les deux (pas de rapport sexuel, pas de pastout phallique, pas de grand Autre). La suite des réseaux est-elle indéfinie ? S'il en était ainsi, on pourrait empiler indéfiniment des couches de réseaux (ou de consistances) et on se perdrait (fin de l'optimisme).

« Ça revient toujours ! » Le retour se présente-t-il effectivement ? Il faut bien entendu exclure l'optimisme béat qui croit que l'amant infidèle reviendra tôt ou tard (c'est l'exemple même de la psychose hallucinatoire chez Freud), que le souvenir oublié reviendra identique à lui-même ou même que la missive arrivera toujours à destination quelles que soient les négligences du facteur. Non ! L'objet perdu est perdu. Et du point de vue de l'objet lui-même, c'est une perte sèche, une « mort sèche ». Il n'y a aucun travail du deuil qui efface la perte.

« Ça revient toujours ! » doit s'entendre du point de vue de La Structure. Nous sommes extrêmement limités ; malgré les ruptures, nous revenons toujours non pas à la même chose, mais à une même façon de fonctionner, à une même façon de produire des dits, à une même dit-mension. Le sujet est confiné dans un espace à deux dit-mensions (c'est la présentation de la jouissance). Au-delà du sujet, on peut tout juste envisager une troisième dit-mension. Pas plus. (Bien sûr, on peut concevoir autant de couches qu'on veut, c'est faisable mathématiquement, y compris avec la condition de l'éternel retour. Ça ne se fait qu'en considérant ces réseaux comme des *objets* particuliers. Par là, ces réseaux ne sont plus des modes de fonctionnement et perdent leur qualité dit-mensionnelle).

Pour être optimiste, la succession des réseaux est circulaire :



Il est inadéquat de concevoir les trois dit-mensions dans une perspective ensembliste, que ce soit dans un emboîtement des unes dans les autres (le réel contenant le symbolique lequel contiendrait l'imaginaire, par exemple) ou que ce soit comme trois dit-mensions comprises dans l'ensemble des dit-mensions.

Or la mise à plat du nœud borroméen est, en elle-même, fondamentalement trompeuse : elle mime un traitement ensembliste en découpant le plan en un certain nombre de zones discrètes (huit).

Comment tenter de construire le nœud borroméen dans sa nécessité qui doit précéder toute présentation et toute perspective ensemblistes ?

Christian Fierens

À suivre